

On ne saura jamais au juste de quelle manière cet idéal du plus grand des empereurs byzantins du septième siècle fit naufrage. Les Sarrasins mangeurs de sauterelles, pillards du désert et gardiens salariés de la frontière du Sud, étaient très bien connus, mais très peu appréciés à Constantinople. Tout en leur envoyant quelquefois des émissaires<sup>2</sup>, on les méprisait à cause de leur ignorance complète de tous les actes de la civilisation, et on plaisantait volontiers ces héroïques bandits incapables d'escalader même les murs de terre jaune qui n'empêchaient nullement les incursions des Maures<sup>3</sup>.

Parmi les soucis des premiers temps du règne d'Héraclius, le moindre dut sans doute être celui de l'apparition d'un nouveau chef (ἀρχηγός) et „faux prophète“<sup>4</sup> au milieu des Sarrasins jadis sujets d'un Alamoundour et d'un Naama : un certain Mohammed, gardien de chameaux, qui avait appris chez les Juifs des villes et chez les rudes moines des couvents de l'extrême Syrie un peu de monothéisme judaïque, de monophysisme syrien et de morale chrétienne. Sébéos, l'évêque arménien contemporain, écrit : „Un des enfants d'Ismaël, du nom de Mohammed, un marchand, se présenta à eux, ainsi disant sur l'ordre de Dieu, en prédicateur, comme étant le chemin de la vérité et leur apprit à connaître le Dieu d'Abraham, car il était très instruit et très versé dans l'histoire de Moïse“<sup>5</sup>.

Cependant ce Mohammed ben-Abdallah, le chamelier

<sup>1</sup> Mansi. XI, 9; toutes les sources dans Dölger, *Regesten*, no. 215.

<sup>2</sup> Sous Léon I-er; Malchus, pp. 232-233.

<sup>3</sup> Procope, *De Aedificiis*, p. 235.

<sup>4</sup> Théophane, p. 511.

<sup>5</sup> P. 93 et suiv. Voy. le traité anonyme contre Mohammed, Migne, *Patr. Gr.*, CIV, c. 1448 et suiv.; Barthélemy d'Édesse, *ibid.*, c. 1384 et

épileptique, l'époux de la vieille dame Khadidjah, le disciple du moine nestorien Serge avait trouvé dans ce simulacre naïf de religion, avec la tentation enfantine d'un paradis de mangeailles et de belles femmes le moyen de transformer les nuées légères des Arabes en un peuple.

Les Romains en firent bientôt la triste expérience. Des bagarres sur la frontière<sup>1</sup>, à cause de la solde due aux Sarrasins et des mauvaises intentions qu'on leur attribuait, déclanchèrent une guerre, surtout à cause des sentiments que nourrissaient les Syriens, souvent pillés par les Perses et par les „Romains“ aussi, envers l'empereur des durs agents du fisc et envers le „maronite“ de la lointaine Byzance, qui infligeait à leur „jacobitisme“ traditionnel, en quelque sorte national, les liens spirituels de l'„hénotikon“; elle devait avoir des conséquences incalculables. Abou-Bekr, le successeur de Mohammed, était le représentant d'une religion qui convenait, par son strict monothéisme, par son rigorisme concernant l'unité absolue de la divinité, aux Juifs remuants, qui voyaient dans le khalife un nouveau Messie<sup>2</sup>, et même à ces monophysites syriens, qui étaient bien aises d'avoir un peu plus que l'union d'Héraclius, c'est-à-dire la liberté entière de leur culte<sup>3</sup>. Chacun, le Juif<sup>4</sup>, le Jacobite, le Nestorien nettement

---

suiv., 1428; Couret, ouvr. cité, pp. 220 et suiv., 259 et suiv.; René Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, Paris 1907; sir T. W. Arnold, *The preaching of Islam*, 2-e édition, Londres 1913; Leone Caetani di Teano, *Bisanzio e la Chiesa orientale alla vigilia della invasione araba*, dans les „Studi religiosi“, VII (1907), pp. 73-115; Vasiliev, *Byzance et les Arabes* (en russe: une édition française en deux volumes est annoncée; cf. „Viz. Vremennik“, X, p. 507 et suiv.); X. A. Nomikos, *Εισαγωγή στην ιστορίαν των Ἀράβων*, Alexandrie. Aussi Nys, *Le droit des gens dans les rapports des Arabes et des Byzantins*, dans la „Revue de droit et de législation comparée“, XXVI, (1894).

<sup>1</sup> La Vie de Saint Antiochus le moine, Migne, *Patr. Gr.*, LXXXIX, c. 423 et suiv., parle d'une attaque de Sarrasins contre un couvent sous Héraclius.

<sup>2</sup> Théophane, p. 511.

<sup>3</sup> Théophane dénonce leur *κακουργία*; p. 506.

<sup>4</sup> Cf. ce que dit sur ce sujet Bar-Hebraeus, cité par le Père Pargoire,

diphysite, pouvait vivre désormais à sa guise s'il acceptait, en signe de rédemption, de payer le tribut aux nouveaux maîtres.

Ceux-ci, au commencement avaient des besoins très simples : Omar, le successeur d'Abou-Bekr, portait des hailons, montait une mule et se nourrissait de dattes. L'„Empire“ naissant des Arabes n'avait pas de fonctionnaires, ni de dignitaires. Les classes sociales n'existaient pas chez les Sarrasins, et ils n'étaient pas disposés à les reconnaître chez leurs sujets. Les grands propriétaires, le fléau des pauvres colons, s'enfuyaient à leur approche et ne consentaient pas à vivre sous leur joug impie et déshonorant. On se partageait alors les champs. C'était un „bolchévisme“ naïf, dénué de théorie, mais aussi sans le stigmate de l'hystérie homicide.

Quant aux nouveaux maîtres, ils n'étaient pas, comme les Germains, d'anciens travailleurs de la terre, inaugurant leur suprématie par la confiscation d'un tiers des champs. Ils restaient guerriers ou s'établissaient dans les villes comme artisans paisibles, comme marchands entreprenants, qui créèrent une nouvelle prospérité aux cités déchues de la Syrie. Il n'y eut pas autant d'Arabes que d'„arabisants“ de par l'Islam.

Il faut ajouter que les conquérants introduisirent un système fiscal incomparablement plus simple et plus équitable que celui des Romains<sup>1</sup>. Dès le début, ils établirent un cadastre exact et détaillé „des hommes, des bêtes, des terres et des arbres“, un „catastique“ parfait. Ils exigèrent du sujet chrétien le *kharadj*, proportionnellement à son avoir, et rien de plus. Cette contribution elle-même était recueillie, non pas par des agents avides, mais par les chefs des groupes traditionnels de la population. Les jugements étaient aussi moins compliqués, plus rapides et mieux accomodés à la manière

---

ouvr. cité : „Le Dieu des vengeances envoya les Arabes pour nous délivrer des Romains. Nos églises ne nous furent pas rendues, car *chacun conserva ce qu'il possédait*, mais nous fumes du moins arrachés à la cruauté des Grecs et à leur haine contre nous“.

<sup>1</sup> Sur lequel voy. Ostrogorsky, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 398.

de vivre primitive des habitants de la Syrie. Auprès des tribunaux de leurs *cadis*, prononçant leurs sentences en vertu du Coran, le Livre révélé de leur Mohammed, ils tolérèrent des tribunaux ecclésiastiques chrétiens de toutes les confessions <sup>1</sup>.

Cela suffirait pour expliquer cette expansion arabe, rapide comme la flamme qui consume la paille sèche, ce grand courant de conquêtes, qui commença à la prise de Gaza et à la bataille près de la rivière de l'Hiéromax (Yarmouk) (20 août 634) <sup>2</sup> et continua par la prise de Damas (635), d'Antioche, d'Édesse, de Dara, de Jérusalem (636) <sup>3</sup>, par la destruction soudaine de l'Empire perse <sup>4</sup> (batailles de Kadésia et de Néhavend; 636) <sup>5</sup>.

Mais il y avait un autre motif de l'abatement soudain qui accabla Héraclius et le fit assister avec une apparente indifférence à l'écroulement de son oeuvre, indiquant aux sujets envahis seulement une attitude d'attente sur place <sup>6</sup>: *son armée eut la même fin honteuse que l'armée de Maurice*.

Pour se rendre compte combien sous ce glorieux règne d'Héraclius l'Empire était dénué de moyens on n'a qu'à lire dans la chronique dite „Pascale“, en 626, l'histoire du siège

<sup>1</sup> Voy. E. von Dobschütz, *Die konfessionellen Verhältnisse in Edessa unter der Araberherrschaft*, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLI (1898), pp. 364 et suiv., 456-459; M. Ghazarian, *Armenien unter der arabischen Herrschaft*, Marburg i. H., 1903; Muylder, *La domination arabe en Arménie*, Paris 1927.

<sup>2</sup> Pour la date, „Byz. Zeitschrift“, XV, p. 336.

<sup>3</sup> Sur les vers du Patriarche Sophronius sur cet événement, „Viz. Vremennik“, V, p. 768.

<sup>4</sup> En fait de chroniques syriennes, celle de Michel, trad. Chabot, et les mentions dans les éditions de sources orientales publiées pour le *Corpus scriptorum christianorum orientalium, Scriptores Syri* (surtout série III, t. IV). Voy. en première ligne de Goye, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, 2-e édition, Leyde 1900.

<sup>5</sup> Voy. aussi Nöldeke, *Aufsätze zur persischen Geschichte*, Leipzig 1887.

<sup>6</sup> Dölger, *Regesten*, nos 209-210.

mis par le khagan des Avars, pendant l'absence de l'empereur, devant Constantinople. Il passe les Longs Murs, pillant comme nous l'avons dit, l'église des St. Côme et Damien aux Blachernes et une autre aussi ; il demande que la capitale se rende. „Sortez de la ville“, crie-t-il aux habitants qui le croyaient venu pour proclamer la paix ; „laissez-moi votre fortune et sauvez-vous vous-mêmes et vos familles“. Le patriarche paraissait disposé à se charger de cette mission douloureuse, lorsqu'on lui objecta qu'il y a encore plus de mille cavaliers entre les murs. L'Avar disposait de cavalerie slave, vêtue de fer et s'entendait à fabriquer des machines de siège, grâce, sans doute, à ses vassaux. Lorsque des Perses vinrent à son secours, il réitéra sa sommation outrecuidante : „Vous n'avez pas d'autre moyen de vous sauver, sauf si vous êtes des poissons pour vous en aller par la mer ou des oiseaux pour voler au ciel“. Le barbare partit enfin sous prétexte d'aller renouveler ses provisions.

Du reste, dès l'époque de Justinien, la Syrie pouvait être considérée comme moralement perdue. On n'a qu'à lire les chapitres qu'Évagrius, un témoin, consacre à la vieillesse de Justinien et aux successeurs du glorieux empereur, pour voir combien ce Syrien ménage peu les critiques au premier, décrit comme avide, à Justin, qui est aussi paresseux et lâche, qui néglige la défense des places de Syrie, à demi démantelées et laissées sans garnisons, qui remplace les meilleurs des commandants comme Marcien de Dara. Tibère, le futur empereur, qui est, avec Maurice, son successeur<sup>1</sup>, épargné dans cette large distribution de critiques, est montré comme ayant à peine échappé à la honte d'être pris par les Avars.

On voit les évêques quitter leur Siège, comme celui d'Antioche pour échapper à la captivité, qui atteint leurs collègues, la population, les Antiochéniens en première ligne, ajouter leur révolte devant l'ennemi aux autres dangers<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> C'est le seul des empereurs, dit-il, qui sut se dominer soi-même ; VI, 1.

<sup>2</sup> *Ibid.*, livres IV et V. Surtout V, pp. 9-11.

En même temps, après Justinien aucune nouvelle construction ne sera ajoutée dans ces villes de Syrie, alors que tous les empereurs de l'Ancienne et de la Nouvelle Rome jusque là avaient tenu à y commémorer leur règne par des fondations<sup>1</sup>.

Nous avons dit que la seule grande bataille avait été celle de l'Yarmouk<sup>2</sup>. Deux armées romaines s'étaient réunies pour venger la défaite de Théodore, frère de l'empereur. L'une avait pour chef Baanès (nom perse ou avar: Baïan), l'autre était commandée par le sacellaire de l'Empire. La première, avant tout combat, proclama la déchéance de l'empereur, qui, étant malade et âgé, avait quitté depuis peu la ville d'Édesse, où il était venu pour surveiller les événements inattendus de Syrie. Baanès fut proclamé à sa place. Alors le sacellaire fit retirer ses troupes. La victoire des Arabes mit fin du même coup aux prétentions de l'usurpateur et à la domination romaine en Syrie.

Comme Héraclius n'avait pas réussi à gagner le patriarche jacobite au nouveau crédo monothélite greffé sur la doctrine chalcédonienne, il y eut de la part du clergé local un appui formel accordé aux gens du désert, qui leur paraissaient être l'instrument de la punition divine.

„Le Dieu des vengeances“, écrit, au neuvième siècle, le patriarche jacobite d'Antioche, Denys de Tell-Mahré, „qui est seul tout-puissant, qui change l'empire des hommes comme il veut et y élève les plus humbles, voyant la méchanceté des Romains qui, partout où ils dominèrent, pillaient cruellement nos églises et nos monastères et nous condamnaient sans pitié, amena dans la région du Sud les fils d'Ismâïl

<sup>1</sup> Sous Tibère le beau faubourg antiochénien de Daphné est détruit par un tremblement de terre (*ibid.*, V, 17).

<sup>2</sup> D'après le traité du prêtre Anastase de Sinâï sur le patriarche jacobite d'Antioche, Athanase, la *πρώτη και φοβερά άνίατος του βωμικήκου στρατου πτώσης* aurait commencé d'abord à Gabitha, puis à Dathomon; Migne, *Patr. Gr.*, LXXXIX, c. 1156. Cf. aussi Th. Nöldeke, *Études historiques sur la Perse ancienne*, trad. Oswald Wirth, 1896.

pour nous délivrer par eux [des mains des Romains]<sup>1</sup>. Le Siègè du patriarche melkite restera libre jusqu'en 742, malgré les nominations de prélats décrétées par Byzance<sup>2</sup>.

Avec ces Nestoriens, les Arabes purent s'entendre et ce fut par eux surtout qu'ils s'approprièrent l'héritage de l'antiquité grecque et de Byzance<sup>3</sup>.

Le système militaire nouveau qu'Héraclius avait essayé, continuant, du reste, sur une échelle plus large, ce que déjà ses prédécesseurs avaient ordonné sur certains points de la frontière et qui sera maintenu quand même, faute de mieux : celui des thèmes formées sous une autorité unique, civile et militaire, n'avait pas pu sauver l'Empire dans sa forme ancienne et complète. De fait, ce n'avaient pas été les Arabes, qui, avec leurs essaims de cavaliers, avaient conquis, mais bien les provinces, dont par des mesures religieuses imprudentes on avait irrité l'instinct national, lourd de souvenirs, qui s'étaient tout simplement livrées à ces bandes probablement étonnées d'un succès si rapide et si définitif<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Dans Michel le Syrien, Paris 1904, II, p. 405 et suiv.

<sup>2</sup> Vailhé, dans les „Échos d'Orient“ IX, pp. 263-264. Le Pape essaya d'imposer un chalcédonien (*ibid.*).

<sup>3</sup> H. Labourt, *De Timotheo I, Nestorianorum patriarcha (728-823), et christianorum orientalium conditione sub chaliphis abbasidis*, Paris 1904.

<sup>4</sup> Pour les thèmes (première indication dans Théophane, p. 612) le livre de Constantin le Porphyrogennète (réuni au *De administrando impero* dans l'édition Leskine, Moscou 1899); Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig 1899; le même Pergamon, p. 41 et suiv.; cf. Diehl, *L'origine du régime des thèmes*, dans les „Mélanges Monod“ et dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 677-679; Brooks, dans l'„English Historical Review“, 1916, pp. 149-150; Papadimitriou, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, p. 515 et suiv.; Koulakovski, *ibid.*, XIII, pp. 641-642; Stein, *ibid.* XXX, p. 397; Vasiliev, dans le „Viz. Vremennik“, X, p. 194 et suiv.; Koulakovski, *ibid.*, XI, p. 43 et suiv.; Brooks, *Arabic lists of the Byzantine themes*, dans le „Journal of hellenic studies“, XXI (1901); Wilh. Kubitschek, *Zum ἐπαρχικὸν βιβλίον*, dans la „Numismatische Zeitschrift“, IV (1911), pp. 185-201. Héraclius avait distribué des terres aux „foederati“; Stein, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, I, p. 83.

L'empereur était désormais impuissant. Il n'avait plus l'âge de former, comme au commencement, une nouvelle armée. Gardant cependant dans le malheur toute sa dignité, il défendit à ses gouverneurs de payer un tribut aux Sarrasins pour les éloigner. Ce refus amena l'invasion de l'Égypte (639-40). La population tuait les soldats de l'Empire<sup>1</sup>, et le patriarche Cyrus Moukaoukis lui-même était au fond contre le réformateur religieux de Constantinople, lui proposant de faire la paix avec Omar, avec accroissement de tribut, et offrant, dit-on, au calife, pour le faire chrétien, la main de l'Auguste Eudocie ou d'une des filles de l'empereur (641)<sup>2</sup>. Alexandrie seule résista; le reste de la province se soumit avec la même disposition d'esprit, avérée par les sources locales contemporaines, à un envahisseur qui garantissait au point de vue militaire et demandait en échange si peu; cette fois il n'y eut plus moyen de l'en déloger<sup>3</sup>.

Depuis longtemps cette grande et belle province n'attendait, du reste, que le moment propice pour secouer le joug des hérétiques de Constantinople. Elle avait haï l'„ardent chalcédonien“ qui avait été l'empereur Maurice. Sous Phokas elle avait vu venir le conspirateur Alexandre, voué à la mort par le tyran. Bientôt une assemblée du clergé fut dispersée à Alexandrie par les soldats qui massacrèrent les gens des dèmes; Bonose, général impérial, accourut aussitôt pour

<sup>1</sup> Jean de Nikiou, pp. 560-563.

<sup>2</sup> Chronique de Nicéphore, éd. Migne, p. 917.

<sup>3</sup> *Eutychii, Alexandrini Patriarchae, Annales*, éd. Cheiko, Beyrouth-Paris 1912 (aussi dans Migne, *Patr. Lat.* CXI); Maspéro, *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*; Alf. J. Butler, *The Arab conquest of Egypt and the last thirty years of Roman Dominion*, Oxford 1902; Amelineau, *Conquête de l'Égypte par les Arabes*, dans la „Revue Historique“, CXIX (1915); Brooks, *On the chronology of the conquest of Egypt by the Saracens*, dans la „Byz. Zeitschrift“, IV, p. 435 et suiv.; cf. Stanley Lane Poole, *A history of Egypt in the middle ages*, Londres 1901; Wilh. Schubert, *Ägypten von Alexander dem Grossen bis auf Muhammed*, Berlin 1922; Diehl, dans Hanotaux, *Hist. de la nation égyptienne*, III, p. 544 et suiv.

réprimer, comme une „hyène féroce“, la révolte qui venait d'éclater en Égypte. Pendant le soulèvement d'Héraclius la situation ne devint pas meilleure : „on enleva le produit de l'impôt du fisc d'entre les mains des intendants“ ; les biens de tel partisan de l'empereur furent confisqués. Bonose put rétablir l'ordre, mais Alexandrie résista, employant „des barbares, des citoyens de la faction des Verts, des matelots et des archers“ ; les dèmes se réunirent dans la révolte, conduite par le cousin d'Héraclius, Nicétas, qui gagna les habitants en les affranchissant d'impôts pour trois ans. Lorsque Bonose fut tué avec Phokas, il y eut dans la province qu'il avait tyrannisée une explosion de joie <sup>1</sup>. Une invasion perse amena l'occupation du pays pendant dix ans, entre 619 et 629 <sup>2</sup>, et montra aux Égyptiens combien peu ils pouvaient compter sur la puissance de l'empereur pour les défendre <sup>3</sup> ; si un récit aussi circonstancié que celui de Jean de Nikiou n'en dit pas un seul mot, c'est parce qu'il présente une lacune entre 610 et 639 environ <sup>3</sup>.

Quant à la prise de possession par les Arabes, ce chroniqueur indigène, fidèle interprète des sentiments de sa nation, en parle de cette façon : „Voyant la faiblesse des Romains et l'hostilité des habitants envers l'empereur Héraclius à cause de la persécution qu'il avait exercée dans toute l'Égypte contre la religion orthodoxe, à l'instigation de Cyrus, patriarche chalcédonien..., tous les habitants de la province de Fayoum s'étaient soumis aux Musulmans et leur avaient payé le tribut, et ils tuaient tous les soldats romains qu'ils rencontraient“. Il est vrai qu' Alexandrie sera reprise un moment

<sup>1</sup> Jean de Nikiou, loc. cit., pp. 539-553 ; Sébéos, pp. 55-56. Le récit du chroniqueur égyptien est largement analysé par Pernice, ouvr. cité, pp. 27-37. Cf. Diehl, loc. cit., pp. 534-538.

<sup>2</sup> Diehl, loc. cit., pp. 538-540.

<sup>3</sup> Cf. Pernice, ouvr. cité, p. 78 et suiv. ; Butler, ouvr. cité, p. 71 et suiv. ; Munier, loc. cit., pp. 66-68 (d'après des sources arabes).

<sup>4</sup> Cf. aussi la Vie de St. Jean le Miséricordieux, Migne, *Patr. Gr.*, XCIII. Cf. *ibid.*, CXI, c. 1084.

par les Byzantins en 645, et qu'il faudra, longtemps après la mort d'Héraclius, dont la politique religieuse était considérée comme ayant provoqué ces maux, toute une longue guerre pour que toute la province appartint au calife<sup>1</sup>. Au commencement on croyait, là comme en Syrie, qu'il s'agit d'une seule chose : se racheter par le tribut<sup>2</sup>.

Au dixième siècle, le patriarche d'Alexandrie Eutychius présente la conquête arabe de cette façon : Héraclius traite durement Mansour, fils de Serdchoum, qui était commandant à Damas, pour avoir payé l'impôt à Chosroès. A Jérusalem il est forcé de persécuter les Juifs, qui s'étaient montrés partisans des envahisseurs perses. Le moine Modeste est établi patriarche de Jérusalem, mais il meurt après six ans, et le Siège reste vacant. Pendant ce temps, la Perse a des rois dont l'un vient du côté des Turcs, pour à peine quelques mois ou même quelques jours de règne ; tel autre de ces fantômes royaux est tué par une femme. Il y en a qui ne passe pas dans les listes officielles. Une femme, la fille de Chosroès, occupe le trône pour six ans, puis une autre qui meurt empoisonnée après avoir été reine moins de deux ans. Yesdégard, qui sera le dernier de la dynastie, est couronné à quinze ans. Le royaume se dissout peu à peu, il tombe en morceaux.

S'étant entendu avec cette Perse agonisante qui paye le tribut, Aboubekr fait envahir la Syrie. Mais „il ordonne de ne pas tuer ni les vieillards, ni les enfants en bas âge, ni les femmes, de ne pas couper les arbres fruitiers, de ne pas brûler ou couper les palmiers, de ne pas sacrifier les brebis, les chèvres, les boeufs“. On leur demande de la part du commandant de Gaza pourquoi sont-ils venus en armes.

<sup>1</sup> Jean de Nikiou, loc. cit., pp. 553-563. Cf. Lumbroso, *Documenti nuovi sull'Egitto greco alla vigilia della conquista araba*, dans les Mémoires de l'Académie dei Lincei, série 5, XII (1903), pp. 311-316. Cf. le récit circonstancié de M. Diehl, dans Hanotaux, *Histoire de l'Égypte*, III, loc. cit.

<sup>2</sup> „Censuarium jugum“ ; Mommsen, *Chron. Minora*, II, p. 338.

„Notre seigneur nous a ordonné de vous combattre si vous n'acceptez pas notre religion, ou, autrement, de nous payer annuellement le tribut sur lequel nous nous sommes entendus. Sinon, il n'y a pas d'autre moyen que l'appel aux armes.“ On aurait voulu tuer le messenger. La bataille finit par la défaite des Romains. La Syrie en fut perdue<sup>1</sup>.

Damas fut prise après un siège de plusieurs mois par la trahison de Mansour, qui éloigna les Arabes fédérés de l'Empire et négocia la capitulation. Et Abou-Obéidah ebn al-Iarachi entre dans la ville, l'épée nue à la main, par „la porte de Thomas“, où il y eut, malgré la convention conclue, un massacre. D'Antioche, l'empereur part pour Constantinople<sup>2</sup>. Partout, les villes acceptent les conditions accordées à Damas. Jérusalem suit cet exemple<sup>3</sup>. Ascalon, Césarée eurent le même sort.

Pour l'Égypte, où le „jacobite“ qui la gouverne est lui aussi un traître, l'histoire se répète. Le rapport du conquérant d'Alexandrie y compte „4.000 palais, 4.000 bains, 400 cirques impériaux, 12.000 vendeurs d'herbes“. Il n'y a pas de pillage; on se borne à recueillir le tribut. Dans le reste de la province on ne demande de chacun que deux pièces d'or<sup>5</sup>.

La lutte contre la religion envahissante du nouveau prophète dut susciter toute une littérature, dont une partie seulement s'est conservée, et pour une époque plus récente que le coup de foudre de cette révélation pour les simples. Ainsi, ce lointain sujet de l'Empire, Barthélemy d'Édesse, qui esquisse une large biographie du corrupteur arabe inspiré par les livres chaldéens: des détails de généalogie nouveaux sont recueillis sur place et il y a comme un relent de la Bible dans la rencontre du visionnaire trouvant sa future femme Kadidjah au puits où elle est allée abreuver ses

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, III, c. 1091 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, c. 1100-1101.

<sup>5</sup> *Ibid.*, c. 1097-1098, 1105-1107.

chameaux; l'adversaire de la „religion bédouine“ a lui aussi l'esprit à demi bédouin<sup>1</sup>. Cet homme a vu les derviches qui dansaient au cri de „l'ange, l'ange“, poussé par les assistants, jusqu'à ce que l'écume sorte des bouches hurlantes. Tandis que, à Byzance même, un Nicétas, „philosophe“ à la façon de la capitale, ne peut qu'analyser, en citant au passage Homère lui-même, le Coran chapitre par chapitre<sup>2</sup>, un autre s'attache lui aussi au prétendu dogme seul, dans lequel il distingue ce qui vient des Juifs, des Ariens, des Nestoriens<sup>3</sup>.

L'Empire ne comprenait plus que l'Asie Mineure, la péninsule de Thrace, les îles. La province de Carthage allait lui échapper bientôt; la Dalmatie, le Nord de la Thrace étaient déjà terre slave. On peut donc dire qu'à cette époque l'Empire grec était né, car les souvenirs romains s'éloignaient de plus en plus: le nom seul restait, comme une ironie, alors que Héraclius mourut d'hydropisie à Constantinople en janvier 641<sup>4</sup>, laissant deux enfants dont aucun n'était appelé à être son vrai successeur, de sorte que les temps de Phokas revinrent, et Byzance donna de nouveau au monde le spectacle des crimes les plus hideux, perpétrés pour usurper ou conserver la pourpre impériale humiliée par les défaites.

Cet Empire, amputé de deux de ses plus belles provinces, dont l'une, la Syrie, lui avait donné les marins, qui servi-

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Gr.*, CIV, c. 1384 et suiv. Cf. *ibid.*, c. 1420 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, CV, c. 670 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, CIV, c. 448 et suiv.

<sup>4</sup> Théophylacte Simokatta, pp. 86-87. Cf. Gelzer, dans le „*Rheinisches Museum*“, XLVII (1893); Sidiridis, dans le „*Ελληνικός φιλολογικός σύλλογος*“ (1904), p. 98 et suiv.; Gerland, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XIV, p. 301 et suiv.; Bolotov, dans le „*Viz. Vremennik*“, XIV (1907), p. 68 et suiv. (sources orientales); Baynes, *History*, p. 49 („distinctively Byzantine history has begun“). Sur sa prétendue statue à Barletta, Wulff, ouvr. cité, I, table XI, pp. 154-159; Johnson, *The colossus of Barletta*, dans l'„*American journal of archeology*“, XXIX (1925), p. 20 et suiv.

ront bientôt, en bons musulmans, sur la flotte du calife et auront le moyen de satisfaire leurs rancunes contre la tyrannie constantinopolitaine, et l'autre, l'Égypte, avait fourni les denrées, les céréales surtout, dont avait besoin la Capitale, devait se chercher maintenant une autre orientation, que celle de la „thalassocratie“ constantinienne, qui était désormais, avec la Méditerranée, à la merci des pirates plus ou moins „arabes“, impossible<sup>1</sup>.

Se diriger vers l'Occident, où la côte où l'Afrique devait tomber elle aussi avec le temps dans le lot arabe, où la côte ibérique venait d'échapper à l'Empire, mais où la lisière de l'Italie, avec la possession, encore assurée, de la Sicile, lui appartenait, paraissait maintenant une nécessité absolue. Ces provinces, pendant quelque temps négligées, oubliées, sacrifiées aux barbares, abandonnées aux rebelles, gagnaient du prix après l'irréremédiable catastrophe de l'Orient.

Seulement, d'un côté, cette latinité si longtemps méprisée pouvait reconnaître moins encore que celle de l'époque de Justinien ces étrangers qui ne parlaient pas sa langue, et déjà le Pape Grégoire avait donné la riposte en affirmant avec une certaine fierté que, lui, il ne sait pas le grec. Et, de l'autre côté, la monarchie des basileis, qui prenaient maintenant officiellement ce titre des dominateurs orientaux, était trop liée à cette Constantinople, où maintenant régnait l'intrigue et la conspiration ou couvait la révolte, comme à la Cour de ces vieux Séleucides qui étaient les modèles.

---

<sup>1</sup> Voy. aussi Gay, *Notes sur la crise du monde chrétien après les conquêtes arabes. Les deux patriarchats de Rome et de Byzance*, dans les „Mélanges d'archéologie et d'histoire“, XLV (1928), pp. 1-7.